

Radio Hortense

Catherine Mavrikakis

Numéro 151, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2017). Radio Hortense. *Les écrits*, (151), 7–14.

ÉCRIVAIN EN RÉSIDENCE

CATHERINE MAVRIKAKIS

de l'Académie des lettres du Québec

Radio Hortense

La légende familiale veut que ma grand-mère Hortense ait écouté Radio Londres durant une grande partie de la Seconde Guerre mondiale. Apparemment, elle s'asseyait sur une chaise de cuisine en compagnie d'un officier allemand avec lequel elle fumait une cigarette en bavardant. Tous les deux se taisaient religieusement au moment du bulletin de nouvelles. Puis, après un moment, ils reprenaient ensemble leur interminable conversation sur les stratégies de victoire de leurs pays respectifs.

Peter Vogel avait élu domicile chez mes grands-parents en réquisitionnant la plus grande chambre de la maison, au grand déplaisir de ma grand-mère qui devait entasser tous ses enfants dans une même pièce. Néanmoins, Vogel avait trouvé le moyen de se faire l'ami de la belle Hortense, qui n'était pourtant pas une personne très aimante et qui détestait les « sales boches » depuis sa naissance.

Son père, le garde-champêtre Duchesnay, avait mal vécu la guerre de 1870 et son mari, Marcel Hubert, mon grand-père, avait perdu une jambe en 1917 dans une tranchée, alors qu'un obus avait décapité son meilleur ami. En Hortense

persistait une haine contre les Allemands qui ne la quitta qu'à sa mort, en 1970, et qui conduisit mon grand frère, le rebelle, à épouser une Allemande et du coup la langue germanique. Paul, né en 1946, juste après la guerre, mourut à Berlin à la fin des années 90, en ayant oublié la langue de ses ancêtres et adopté celle de Goethe.

Ma grand-mère aurait été très chagrinée d'apprendre que son petit-fils préféré avait abandonné la France et le français, que ma nièce, son arrière-petite-fille, ne parle aujourd'hui que l'allemand. Elle l'aurait sans aucun doute sermonné, le Paul. Mais de toute évidence, elle ne se formalisait pas trop de sa cohabitation autour du poste de radio avec l'envahisseur, le lieutenant Vogel. La guerre conduit à bien des accommodements et des promiscuités et ma grand-mère aurait fait n'importe quoi pour conserver son poste de radio.

Alors que tous les appareils de transmission avaient été confisqués afin que les habitants de Bray ne reçoivent aucune bonne nouvelle du front, ma grand-mère pouvait s'informer plusieurs fois par jour de ce qui se passait en Europe. Et Vogel était là à ses côtés pour discuter avec elle. Mes grands-parents n'étaient pas riches, mais dans le petit village de Normandie où ils vivaient, Marcel et Hortense Hubert tenaient un bureau de tabac et avaient la possibilité de se procurer un poste de radio. Les cigarettes s'échangeaient facilement pendant l'Occupation et ma famille n'a pas connu de vraies privations alors que l'époque était au rationnement.

Cette image de Mémé Hortense défiant les ordres de l'occupant et partageant avec l'ennemi curieux ce désir de savoir ce qui avait vraiment lieu du côté des alliés constitue le mythe fondateur de notre histoire familiale contemporaine. À travers les violences de ce monde, la radio de l'époque serait restée pour les miens une source d'informations

bienveillantes et une réelle préfiguration de la victoire à venir. Elle aurait même suscité une résistance ferme à la soumission qu'exigeait l'armée nazie.

Radio Londres, qui diffusa ses programmes du 19 juin 1940 (le jour suivant l'appel de De Gaulle à la BBC) jusqu'au 25 octobre 1944 depuis le studio de la section française de la BBC, s'opposait très directement à Radio Vichy ou à Radio Paris, qui ne se privaient pas de tenir des propos antisémites sur leurs ondes et pactisaient avec les idéologies nazies. Radio Londres (où « les Français parl[ai]ent aux Français ») devint vite une véritable arme de guerre et surtout une machine à espoir pour ma grand-mère. Ses programmes présentaient les actions de la Résistance. Pour combler les besoins de ces temps malheureux, les animateurs y inventèrent une radio de proximité, véhiculant des messages personnels, divertissant les auditeurs par des blagues et des sketches. Radio Londres s'opposait au ton pompeux de la radio officielle. Elle savait faire dans la gaieté tout en restant très utile. Elle créa ainsi une communauté forte et organisée de gens peu disposés à baisser les bras. Ainsi des messages codés étaient transmis durant les programmes afin d'aider les forces résistantes.

Ma grand-mère s'est, dit-on dans notre famille, accrochée durant toute la guerre aux voix de Radio Londres parce que ces voix, dans l'obscurité de la guerre, lui permettaient de penser à des jours meilleurs. L'officier allemand, qui connaissait bien la langue française, qu'il avait enseignée à des lycéens chez lui, avait besoin de se renseigner lui aussi sur les avancées françaises et alliées que la radio allemande lui cachait. Lui aussi désirait la fin de la guerre. C'est du moins ce qu'il avait confié à ma grand-mère. Il rêvait de retourner à Stuttgart auprès de sa femme et de ses trois filles et que l'on en finisse avec l'expansion du Reich. Seule une défaite de l'Allemagne

pouvait lui permettre de croire à un retour vers sa ville natale, auprès des siens. Et puis, il savait que le Troisième Reich opérerait une campagne de désinformation afin ne pas briser le moral de ses troupes. Peter Vogel était simplement un homme en quête de vérité. Il aimait penser et bavarder même dans les pires moments et Radio Londres lui donnait à réfléchir. Il traduisait donc à ma grand-mère les nouvelles qu'il recevait d'Allemagne. Il lui lisait les lettres qu'il recevait. Tous deux passaient des soirées à discuter le coup, à comparer les points de vue français et allemands. Ils imaginaient l'avenir ensemble.

Je ne sais si ma grand-mère était amoureuse de cet officier allemand. Il faut dire qu'elle ne se serait jamais permis un écart de conduite dans son parcours marital. Elle n'aurait jamais admis une trahison à la ferveur patriotique. Les rumeurs voulaient qu'après la guerre, Hortense ait dénoncé les femmes qui, dans son village et aux alentours, avaient couché avec des soldats allemands. Elles avaient ainsi profité de faveurs et de passe-droits que l'on devait juger immoraux et illégaux en temps de guerre. Ces femmes furent tondues sur la place publique et je ne peux m'empêcher d'avoir honte quand je pense à ces délations justicières que ma grand-mère fit par esprit patriotique... ou peut-être par dépit de ne pas avoir pu faire comme toutes ces traîtresses.

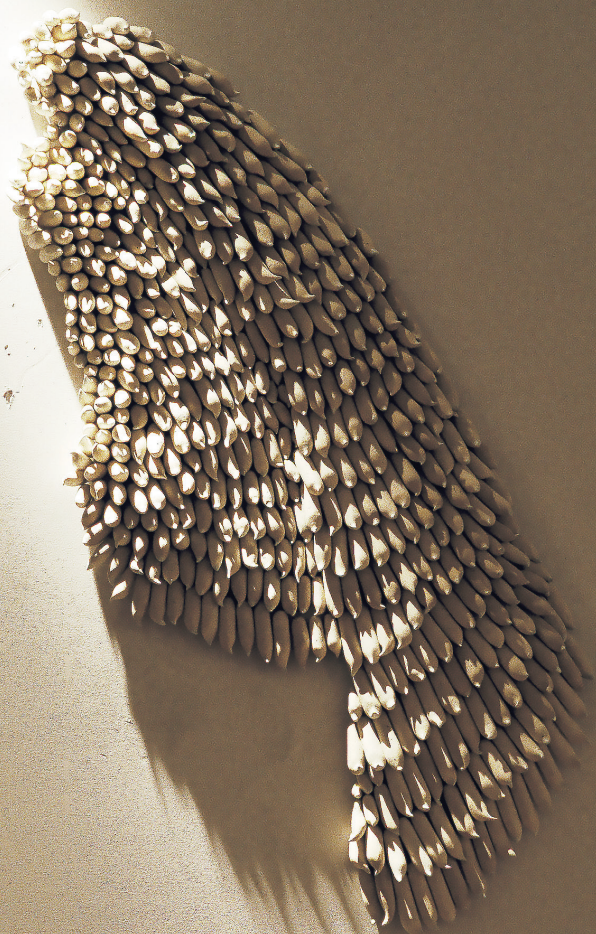
Je ne sais pas ce qui se passa entre Hortense et l'officier allemand, mais je parie que ma grand-mère n'a jamais trahi la France. Dans son appartement, trônait jusqu'à sa mort l'immense portrait du général de Gaulle et Hortense Hubert eut un grave malaise cardiaque le 9 novembre 1970, le jour même de la mort de son héros, qu'elle apprit par la radio. Elle mourut douze jours plus tard des suites de ce choc. Elle n'aurait pas pu vivre dans un monde privé de Charles de Gaulle. Et tous ses enfants furent soulagés pour elle de la voir

mourir en même temps que le grand stratège de la résistance française contre l'Occupation.

J'ai souvent imaginé ma mère, ses sœurs et son petit frère réunis avec ses parents autour du poste de radio. J'ai souvent vu en rêve ce gros mastodonte de poste régner sur la cuisine familiale. De son imposant corps de bois, sortaient les voix d'un futur inimaginable qui tout à coup prenait forme.

Ma grand-mère, quand il fallut quitter Bray pour partir en exode sous les bombardements, eut, paraît-il, un mal fou à laisser le poste de radio derrière elle. Elle savait qu'elle serait coupée sur les routes des voix de l'espoir qu'elle avait écoutées tous les jours durant des années et qui avaient permis à ses rêves d'exister. Eut-elle de la peine à quitter l'officier allemand? Personne ne saurait répondre à cette question. Mais Vogel était tout entier associé à ce rite sacré d'écoute radiophonique et partout, durant les mois d'errance qu'exigea la fin de la guerre, ma grand-mère courait éperdument après les postes de radio pour avoir des nouvelles fraîches. Je l'imagine en quête de son amour allemand qu'elle venait de perdre.

Enfant, lorsque je regardais à la télévision des films dont l'action avait lieu durant la Seconde Guerre mondiale, je me retrouvais hypnotisée par ces scènes où les familles apprenaient le début ou la fin de la guerre assis dans la cuisine ou dans le salon autour du poste de radio. Invariablement, il y avait le père qui tentait de faire en sorte que les interférences n'empêchent pas une bonne écoute des programmes et s'affairait à régler le poste. Pendant ce temps la mère suppliait les enfants de se taire et les exhortait à se rapprocher de l'appareil. Les petits criaient, pleurnichaient, sachant très bien que quelque chose de grave se tramait, quelque chose qui déciderait de leur avenir. Et ils n'avaient guère envie de savoir.



Je ne suis pas une enfant de la radio, ni de la guerre. Née en 1961, la télévision fut ma mère. C'est sa voix qui me berçait la nuit quand je m'endormais sur le canapé du salon, c'est elle qui projetait des lumières noires, blanches et grisâtres sur les murs de la chambre de mes parents, c'est elle qui accompagnait mes jours, à travers la solitude de mon enfance. Les émissions de télévision pour enfants, les films, les séries américaines de toutes sortes ont décidé de ma jeunesse davantage que mes parents. Ma mère détestait la radio qui, avouait-elle franchement, lui rappelait la guerre et son tintamarre assourdissant. Elle ne jurait que par la télévision, qui était l'appareil du futur. Ma mère restait traumatisée par les bruit des obus qui l'avaient rendue sourde d'une oreille. Dès qu'en été un orage éclatait dans le ciel de la banlieue montréalaise où nous vivions, notre mère nous forçait à éteindre toutes les lumières et la télé. Elle nous ordonnait de nous enfermer avec elle dans un placard où elle gardait un transistor à piles qui nous renseignerait, au besoin, si nous devons rester là longtemps. Dans le Québec des années 60, mon frère et moi avons souvent vécu et revécu la Seconde Guerre mondiale. La peur des bombes que la foudre rappelait à notre mère nous a longtemps habités. Longtemps, nous avons cru vivre dans un monde belligérant, jusqu'à ce que nous comprenions que c'est maman qui n'avait jamais réussi à quitter cette époque terrible qu'avaient été pour elle les années 40.

J'ai hérité de ma grand-mère l'amour de la radio. Mon père, dans la voiture, nous faisait entendre les chansons joyeuses qui passaient à tous les postes. Et lorsque ma mère hurlait qu'elle était incapable d'entendre le bruit désagréable des interférences, papa n'arrêtait pas pour autant de chercher pour nous l'air à la mode en tournant le gros bouton noir de la radio dans tous les sens.

C'est grâce à mon père que j'ai petit à petit apprivoisé les voix radiophoniques et que je n'ai plus associé l'appareil au traumatisme maternel. La radio, comme elle le faisait pour Hortense de 1940 à 1944, me rassure. Les nuits d'insomnie, elle m'accompagne et me donne espoir en demain. J'aime bien sûr les vieilles voix françaises qui recèlent en elles quelque chose de suranné et de très rassurant. Mais ce que j'aime dans la radio, c'est le temps singulier qu'elle permet de créer. Je n'aime guère la radio pressée, aux entrevues à la va-vite entrecoupées de musique. Celle-ci fait pourtant rage en ce moment. J'aime plutôt la radio bavarde, lente, inadéquate, qui laisse la parole durant une heure à un invité. J'aime la radio qui se répète, qui bégaie, qui tourne en rond et qui se permet de penser sans hâte. J'aime la radio qui erre, s'égare dans le sens, qui ne s'en veut pas d'être paresseuse, de se prélasser et de nous livrer Barthes en pas moins de cinq émissions.

La radio est liée pour moi, comme elle l'était pour Hortense, à un moment de réflexion et d'espoir. Une voix retentit et je ne suis plus seule. Elle me portera des heures, saura calmer mon angoisse. La radio est grand-maternelle. Elle a failli être une guerrière tonitrueuse, mais elle s'est faite bienveillante, apaisante avec le temps.

C'est sur Radio Hortense, sur le passé de ma grand-mère, que je me branche le soir en écoutant France Culture ou encore Radio-Canada. J'ai besoin de cette voix qui ne tarit pas et qui m'appelle à la résistance. Oui, avec la radio, je résiste à la médiocrité des jours et je crois, avec Hortense, comme Hortense, en des temps meilleurs.